

QUELQUES SOUVENIRS DE SALONIQUE

LES EFFETS

D'UN BOMBARDEMENT AÉRIEN

I

Le 30 décembre 1915, entre dix et onze heures, le vaquiemestre du Quartier Général venait de nous distribuer un volumineux courrier, impatientement attendu et apporté par un transport qui était entré, dans la matinée, en rade de Salonique, lorsque tout à coup des explosions et une canonnade nourrie se firent entendre. Nous travaillions dans une vaste salle, au troisième étage de l'un des massifs bâtiments de la Société des Immeubles du Port, où avaient été logés les services du N° bureau de l'Etat-Major de l'Armée d'Orient. Dès les premiers coups de feu, tout le monde se précipita aux fenêtres et sur les balcons d'où, par-dessus les vieilles bâtisses du quartier du Vardar, la vue embrassait les terrains vagues s'étendant autour de la gare des Orientaux et une partie du plateau de Zeitenlik, jusqu'aux montagnes qui le bordent au loin.

Pour la première fois depuis notre débarquement, des avions ennemis venaient bombarder les camps et les établissements des Alliés à Salonique. Mais déjà le feu violent de la D. C. A. et des navires de guerre ancrés en rade avait arrêté leur vol et, dans le ciel d'un bleu d'azur, on les voyait tourner, à une grande altitude, toujours plus étroitement encadrés par les petits flocons blancs des éclatements de shrapneils, qui se succédaient si rapidement que des cercles presque ininterrompus et se rétrécissant de plus en plus se formaient autour de chaque aéroplane. L'attaque avait complètement échoué. Les assaillants, en prenant

de la hauteur, n'avaient plus que le souci de se dégager de l'étreinte de feu qui les enserrait et de fuir dans la direction du nord.

La canonnade continuait toujours très vive que chacun au bureau était revenu à son travail. On se demandait entre camarades, non sans scepticisme, si cette première incursion aérienne était enfin le prodrome de cette offensive ennemie contre le camp retranché de Salonique, qui avait semblé imminente au lendemain de notre retraite de Serbie, mais à laquelle, à mesure que les jours s'étaient écoulés, on avait déjà des raisons de croire de moins en moins.

Vers onze heures et demie, je quittai le Quartier Général pour passer d'abord chez moi et pour aller ensuite au consulat de Russie où le commandant O., chef du N^o bureau, m'avait chargé de me rendre tous les jours afin d'y recueillir tels renseignements qui y parvenaient et qui pouvaient nous être utiles.

Dans les rues et sur les quais, tout inondés d'une lumière dorée, la foule était grouillante. L'émotion dans la population si bigarrée de la ville était visiblement au comble. Cependant le feu commençait à s'apaiser. Quelques petits points blancs, toujours plus distants, plus espacés et bien vite évanouis, marquaient encore dans le ciel bleu des éclatements de plus en plus lointains. Mais dans les groupes mouvants de débardeurs du port, de militaires grecs et de civils de tout poil et de toute catégorie, des milliers de regards inquiets scrutaient anxieusement les profondeurs des cieux. Subitement, des remous se produisaient dans ces troupeaux d'êtres angoissés et tout à coup, sans cause apparente, des bandes de gens détalèrent à toutes jambes et se disséminèrent dans toutes les directions, comme des volées d'oiseaux saisis d'effroi.

II

La population de Salonique, composée d'un assemblage d'éléments très disparates, mais avec une très forte prédo-

minance de Juifs de toutes les conditions sociales, avait accueilli avec une réserve méfiante le débarquement des Alliés et leur installation dans la ville.

Jusqu'alors, depuis le début de la guerre et surtout depuis la fermeture des Dardanelles, cette ville avait été la grande porte de communication restée ouverte entre les pays alliés d'Occident et les pays neutres des Balkans, et à travers ceux-ci, la Serbie et la Russie. Un immense flot de voyageurs et un intense mouvement de marchandises, auquel s'ajoutait une contrebande de guerre des plus actives et s'exerçant au bénéfice de nos ennemis, avaient donné à la place un regain d'animation considérable et d'autant plus inattendu que l'importance du trafic de la ville avait semblé être appelée à décliner depuis que les Grecs s'étaient rendus maîtres de la Macédoine méridionale.

Toute la population de Salonique avait amplement tiré profit de ce retour de fortune. Mais tout particulièrement les Juifs, grands et petits, possédés de la fièvre des affaires, avaient vu affluer billets de banque, pièces d'or et simples « métalliques » de toutes provenances tant dans les caisses des gros marchands et des changeurs, que dans les bourses de leurs plus humbles coreligionnaires, comme aux beaux jours de la domination turque qu'ils n'avaient cessé de regretter. Le Pactole allait-il tarir maintenant que la guerre se transportait dans leur région, qu'une base navale établie dans le port allait en fermer les débouchés et que la ville occupée militairement allait retentir du bruit des armes ?

Nous venions combattre au nom d'un idéal de liberté et de justice et combien d'entre nous avaient cru qu'à Salonique les sympathies de la population juive, qui doit à la France les bienfaits de son émancipation, nous étaient entièrement acquises.

Certes, la plupart des Juifs-saloniciens parlent, avec une abondance tout orientale et un accent inimitable, un français, ou plutôt un judéo-français qui est une adaptation

locale de la langue qu'on leur enseigne dans les écoles de l'Alliance israélite et au lycée de la Mission Laïque. Certes, beaucoup d'entre eux étaient allés en France. Ils s'étaient proménés à Paris, sur les boulevards et au quartier latin, et à Marseille, sur la Cannebière. Ils avaient fréquenté les petits théâtres et les petites dames. Et ils avaient rapporté quelques calembours et quelques mots d'argot que, sans en comprendre parfois bien exactement le sens, ils aiment placer dans la conversation. Les femmes et les filles de quelques-uns avaient, peut-être, commandé des robes et des chapeaux chez les bonnes faiseuses de Paris et avaient acheté quelques menus objets aux étalages des « Galeries Lafayette » ou du « Printemps ». Elles prétendaient, en tout cas, s'habiller à la mode parisienne, même lorsque leurs toilettes et leur lingerie venaient de Vienne. Elles avaient feuilleté quelques vagues romans français et avaient recueilli quelques échos lointains et déformés de petites histoires mondaines de la grande ville, d'ailleurs défraîchies et d'une véracité douteuse. Tous ces braves gens savaient, bien entendu, comme tous les Orientaux, hautement invoquer, en s'adressant à l'opinion française, les grands principes des droits de l'homme et faire appel aux sentiments d'humanité chaque fois que le commandait la sauvegarde de leur communauté.

Mais, quelques très rares intellectuels mis à part, cette population de commerçants aux préoccupations toutes mercantiles subordonnait ses sympathies internationales à ses affaires. Sa francophilie, très superficielle et toute verbale, s'effaçait devant ses intérêts les plus immédiats et les plus palpables : elle s'arrêtait au seuil des magasins et des boutiques. Or, celles-ci comme ceux-là regorgeaient de marchandises allemandes et autrichiennes, dont Salonique était le principal entrepôt dans les Balkans. Et dans leurs comptoirs, penchés sur leurs livres de commerce, où à chaque ligne revenaient les noms de leurs contractants de Berlin, de Hambourg, de Vienne et de Munich, les négociants juifs

sentaient s'évanouir le souffle léger dont leur esprit avait été effleuré par la culture française.

Les Grecs, conquérants de la veille, nous avaient reçus, à notre débarquement, avec une hostilité à peine dissimulée. Aucun représentant des autorités n'était venu saluer le général Sarrail à bord de la « Provence » à son entrée en rade de Salonique. Défense avait été faite aux habitants de loger chez eux des militaires alliés. Nous étions considérés comme des intrus dont la malencontreuse venue troublait le tranquille bien-être d'un peuple heureux et pouvait dangereusement compromettre les fruits d'une victoire dont les résultats avaient dépassé les espérances les plus hardies.

La Grèce avait été, en effet, la principale bénéficiaire des guerres balkaniques de 1912 et de 1913. L'effort de ses armées et ses sacrifices avaient été minimes, comparés à ceux de ses alliés. Mais elle avait su magnifier sa gloire avec un art que n'eût guère renié Homère.

Les plus grands journaux de l'Europe occidentale avaient largement ouvert leurs colonnes à une propagande active et insinuante, puissamment alimentée par la munificence des évergètes. Cette propagande s'était évertuée à dépeindre les Grecs modernes comme imprégnés des vertus antiques de leurs grands ancêtres et à représenter leur pays comme un flambeau de la civilisation, menacé par les barbares. Rappelant les bienfaits que le genre humain doit à la Grèce de Périclès, de Socrate, de Platon et d'Aristote, cette propagande avait trouvé un terrain propice dans les pays tout pénétrés du culte des souvenirs classiques et avait réussi à y surprendre une opinion mal avertie.

Mêlant en une symphonie bien rythmée de touchantes supplications aux accents d'une héroïque emphase, la presse philhellène avait semé de singulières illusions parmi les grands peuples libéraux de l'Occident ! Mais ses campagnes avaient merveilleusement secondé les intrigues des gouvernants mégalomanes d'Athènes et avaient grandement profité à la cause de l'hellénisme. Admirablement servie par ce

prestigieux battage, complément moderne à la mythologie ancienne, et par la diplomatie habile et souple de M. Vénizélos, la Grèce s'était taillé la part du lion dans les dépouilles des vaincus.

Mais un coup de dé malheureux pouvait retourner la face des choses. Or, ni le roi Constantin, ni son peuple n'entendaient remettre leurs gains sur le tapis.

L'armée grecque avait été mobilisée en automne 1915 en même temps que celle des Bulgares. Mais aussitôt M. Vénizélos quittait le pouvoir et passait la main à un gouvernement qui s'empressait de déclarer que dans le conflit qui allait ensanglanter la Macédoine, la Grèce entendait garder la plus stricte neutralité. L'opinion publique, vivement impressionnée par les manifestations de la force allemande, était nettement hostile à toute participation à la guerre aux côtés des Alliés d'Occident. Le voyage et les sollicitations d'un homme politique français, alors ministre et bien connu pour ses sentiments philhellènes, étaient interprétés comme une preuve évidente de la faiblesse des puissances occidentales. Quelle ne devait être leur détresse, si elles en étaient réduites à implorer le secours des Grecs ! Ceux-ci restaient insensibles aux appels qui leur étaient adressés au nom de l'humanité et certains de leurs journaux n'hésitaient pas à reprocher durement à la malheureuse Serbie d'avoir violé le pacte d'alliance : n'avait-elle pas été le point de départ de complications qui faisaient courir à la Grèce le risque d'être, contrairement à sa volonté, jetée dans la mêlée ?

Le roi Constantin, beau-frère du kaiser et maréchal allemand, était incontestablement l'homme le plus populaire de son royaume. Depuis les guerres des Balkans, le vaincu de Domokos était passé grand stratège national. Il avait conduit à la victoire les guerriers hellènes qui, luttant dix contre un en des combats épiques, avaient fait reculer les redoutables bataillons de leurs farouches ennemis. Ces exploits avaient valu à Constantin cette épithète de roi Bulgarokhtone, ou roi tueur de Bulgares, dont s'était glorifié

autrefois un empereur de Byzance et à laquelle les massacres de Doxato avaient ajouté l'auréole d'une gloire toute balkanique.

Mais la popularité du souverain avait encore grandi parce que, répondant aux vœux les plus sacrés de son peuple, il ne voulait plus se battre. Et si l'esprit borné et dénué de finesse de ce roi d'origine scandinave n'inspirait guère une confiance illimitée aux arrière-petits-neveux d'Ulysse, la duplicité dont ce basileus des Hellènes usait envers les Alliés n'en était pas moins l'objet d'une certaine admiration. Car sa fourberie était la manifestation d'une qualité particulièrement chère à ses sujets et témoignait d'une supériorité très marquée sur ses interlocuteurs occidentaux. Or, pour les habitants de l'Hellade moderne, le héros national le plus accompli n'est guère le bouillant Achille, homme intrépide, mais un peu niais, mais bien le prudent et ingénieux Ulysse.

Certes, bien des gens de par la Grèce n'étaient pas sans inquiétudes quant à un revirement fâcheux dans les dispositions du roi, cédant brusquement aux sollicitations de la diplomatie anglo-française, ou quant à un entraînement irréfléchi de quelques éléments brouillons, séduits par les mélopées humanitaires de la propagande alliée. Mais les sages veillaient et l'un d'eux, un prélat vénéré entre tous, Mgr Agathanghélos, métropolitain de Drama, adressa aux Hellènes, ses fidèles, une lettre pastorale dans laquelle il leur tint à peu près ce langage : « Ayez le splendide courage de ne pas vous battre contre de plus forts que vous et attendez avec une tranquille audace que le roi, notre incomparable stratège, renouvelant ses exploits de 1912 et de 1913, vous conduise sans danger à la réalisation de notre idéal national (1). »

Et pour sauver la face et nous donner quelque illusion sur la force de son parti dont les tendances passaient pour être

(1) Les lettres pastorales de Mgr Agathanghélos étaient publiées dans le journal *Phôs* qui paraissait à Salonique.

sympathiques à la cause des puissances de l'Entente, M. Vénizélos n'avait d'autre ressource que d'inviter tous ceux qui étaient censés suivre sa bannière — et le soleil en grossissait le nombre — à s'abstenir en masse de toute participation aux élections destinées à renouveler la Chambre dissoute par le gouvernement qui venait de succéder au sien.

Cependant les armées serbes, attaquées de front par les forces austro-allemandes de Mackensen et de Kœwess et prises de flanc par celles du roi Ferdinand de Bulgarie, avaient été refoulées, après une lutte de géants, vers les montagnes de l'Albanie. Les Bulgares affluaient vers le sud. Ils menaçaient, d'une part, d'enserrer les divisions françaises lancées en pointe dans l'étroit couloir du Vardar, entre Guevghéli et Krivolak. D'autre part, après avoir franchi les passes de Babouna, ils se préparaient à déboucher sur le plateau de Monastir.

Le colonel Vassitch, qui tenait la ville et sa région avec quelques milliers de territoriaux serbes, ne pouvait guère opposer de résistance utile à l'avance de l'ennemi. Mais subitement les bataillons bulgares firent halte sur la boucle de la Cerna, alors qu'aucun obstacle militaire sérieux ne s'opposait à leur entrée dans la ville qui se trouvait à leur portée. En même temps, une certaine presse grecque entonnait en chœur, sur un ton empreint du plus beau lyrisme, des hymnes lacrymogènes réclamant la réunion de Monastir, cette vieille citadelle de l'hellénisme, à la mère-patrie qui ne cessait d'en pleurer la cruelle séparation. Et à Athènes, M. Skouloudis, ministre des Affaires étrangères du roi Constantin, déclarait que la Grèce ferait désarmer les détachements alliés et ce qui restait de forces serbes en Macédoine, si ces troupes étaient rejetées en territoire hellène, et les ferait interner, comme le lui imposaient les devoirs de la neutralité.

C'était un peu trop montrer le bout de l'oreille et avouer de quelle félonie les Grecs étaient capables pour se ménager un léger accroissement de territoire.

Nous avons trop souvent le tort de croire que les peuples de l'Orient sont de sincères amis de la France et qu'ils sont toujours prêts à embrasser sa cause, parce qu'ils admirent les siècles de gloire qu'elle représente ou qu'ils s'inclinent devant la devise inscrite sur ses drapeaux. Malheureusement, sous des cieux différents, les mots n'ont pas la même valeur. Parmi ceux qui nous vont le plus directement au cœur combien ne sont destinés dans la bouche des Orientaux qu'à nous donner le change ! La justice, la liberté, l'humanité, tant d'autres idées généreuses et élevées, qui ont pour nous une portée universelle et absolue, ne sont invoquées par ces peuples qu'autant qu'ils en ont besoin pour s'assurer notre secours contre un ennemi qu'ils redoutent, ou pour mettre notre coopération au service de leurs grandes et petites combinaisons. A l'unisson avec le sentiment populaire, la morale politique de leurs gouvernants est encore à peu près au niveau de celle des petits potentats italiens du quinzième siècle, qui pour arriver à leurs fins appelaient tantôt le roi de France et tantôt l'empereur, et qui avec une parfaite désinvolture les trahissaient successivement.

Ces petits peuples, qui aspirent à devenir de grandes nations, sont poussés les uns contre les autres par des rivalités irréductibles. Et si, au cours de leurs luttes, il leur faut compter avec les grandes puissances, si, pour se concilier leur appui, il leur faut se plier au jeu que leur impose l'action des forts, ils ne renoncent jamais à leurs ambitieuses visées et n'obéissent qu'à la soif de s'agrandir au détriment de leurs voisins.

Cette fois, cependant, le marchandage qui avait dû se poursuivre dans la coulisse entre Grecs et Germano-Bulgares n'eut pas la suite voulue. La combinaison à peine ébauchée ne vécut que ce que vivent les roses.

La crainte de voir surgir devant Athènes la flotte alliée, la présence en rade de Salonique de puissants cuirassés dont le feu pouvait raser la ville, le spectre du blocus réduisant à la famine un pays qui n'était ravitaillé que par la

voie des mers, la ruine certaine de son commerce maritime qui lui avait procuré tant de gains licites et illicites, toutes ces éventualités mettaient la Grèce à la merci des grandes puissances navales. Une vision plus nette de la situation avait suffi pour dégriser bien vite les gouvernants d'Athènes. Il leur fallut revenir sur les déclarations tranchantes de Skouloudis. Comme par enchantement, les prétentions sur Monastir s'évanouirent. Quant à la neutralité, on entendait bien s'y cramponner plus que jamais, mais en l'accommodant à une autre sauce : il n'était plus question des devoirs qu'elle imposait, mais uniquement des droits qu'elle conférait. En conséquence, le gouvernement du roi Constantin fit connaître que les armées grecques s'écarteraient sur le passage des forces belligérantes et leur laisseraient toute liberté d'action sur territoire hellène. Mais la Grèce se réservait le droit de réclamer réparation de tous dommages causés par faits de guerre. C'était une neutralité mitigée par la location des champs de bataille.

Le colonel Vassitch et ses vieux briscards purent ainsi se retirer en Macédoine grecque sans être inquiétés par les divisions du roi Constantin, massées à la frontière. Quant à la petite armée franco-anglaise, elle s'était dégagée par une habile manœuvre de l'étreinte de forces ennemies très supérieures en nombre. Les pertes qu'elle avait infligées aux Bulgares les avaient arrêtés dans leur élan. Le général Leblois avait ramené ses troupes, en bon ordre et sans être poursuivi, en territoire hellène où elles s'étaient déployées face à la frontière serbe, s'appuyant sur le camp retranché que le général Sarrail venait d'organiser.

Dès lors les lamentations des Grecs contre l'occupation alliée n'eurent plus de cesse. Les mesures de sûreté que le commandement de l'Armée d'Orient prenait dans un intérêt militaire étaient dénoncées par le gouvernement hellénique et par la presse dévouée à la propagande autro-allemande comme d'intolérables vexations et comme autant d'atteintes à la sacro-sainte neutralité. Et ce n'étaient que jérémiades

parmi les éléments de la population de Salonique chez lesquels le mécontentement causé par le débarquement des forces franco-anglaises avait fait place à la terreur, savamment entretenue par les agents ennemis, de voir très prochainement la ville attaquée et bombardée, puis prise, pillée et saccagée par des hordes d'Allemands et de Bulgares.

Il ne se passait guère de jour sans que les journaux qui cherchaient leur inspiration dans les caisses du baron Schenk n'aient annoncé aux Saloniciens obsédés de rêves sinistres tantôt telle date et tantôt telle autre, comme celle à laquelle devait se déclancher l'offensive tant redoutée. De petits bateaux partaient chaque jour de Salonique bondés de monde, emportant leur cargaison humaine vers les ports de la Vieille Grèce. Tous ceux, Grecs ou Juifs, qui n'avaient pu trouver place à bord, se sentaient pris, comme dans une souricière. Agités, l'œil inquiet, ils ne cessaient de deviser des dangers qui les guettaient, se demandant vainement dans quel abri ils trouveraient la sécurité qu'ils convoitaient.

Le raid aérien qui leur semblait être le présage de la ruée furieuse avait soufflé sur ces malheureux un vent de folle panique. Le cœur serré d'angoisse, ils élevaient au firmament des regards anxieux, comme pour implorer, en une suprême lueur d'espoir, un secours miraculeux. Mais ils n'apercevaient que des avions accomplissant sous la voûte bleue des cieux leurs vols gracieux et menaçants.

III

J'habitais alors place de Constantinople, dans le quartier des Campagnes.

Devant l'attrait des « métalliques », beaucoup de Saloniciens, bravant l'interdiction des autorités locales, n'avaient pas hésité, dès notre débarquement, à héberger des militaires alliés. C'est ainsi qu'après avoir couché plusieurs nuits au Quartier Général, d'abord par terre et ensuite sur un lit de camp branlant, acheté à un prix exorbitant dans

une boutique de la rue Vénizélos, j'avais trouvé à me loger au rez-de-chaussée d'une petite maison tout orientale, dans une chambre très sommairement garnie de meubles ramassés dans quelque marché aux puces, mais assez spacieuse et très claire, chez un Grec qui répondait au beau nom d'Euripide et qui semblait avoir fait d'intéressants voyages, car les couverts en métal argenté qu'il mettait à ma disposition étaient marqués aux noms d'hôtels de différentes villes d'Amérique qu'il devait avoir visitées au cours de ses pérégrinations. De mes fenêtres j'avais une très belle vue, par delà l'imposant bâtiment tout blanc de l'Hôpital russe Saint-Démètre, sur les hauteurs de Kapudjilar et sur la masse du Hortiatch se dessinant en forme de pyramide. La place de Constantinople, à l'époque où j'y étais venu me caser, dans les derniers jours d'octobre 1915, n'était pas encore occupée par les baraquements des parcs automobiles qui y furent installés depuis. L'herbe y poussait très drue. Le matin, des gradés grecs y faisaient faire, très mollement, l'exercice à des demi-sections de fantassins.

Je dus plus tard, aux premiers jours chauds du printemps, qui vient vite dans ces pays de radieuse lumière, évacuer mon très modeste logis devant la plus formidable invasion de punaises qu'on puisse imaginer. Ni les poudres insecticides les plus meurtrières, ni les acides que j'employais à profusion, ne parvenaient à arrêter l'irrésistible poussée de cette vermine. Malgré les vides que les poisons répandus faisaient dans les phalanges vraiment macédoniennes de ces innombrables bêtes, il en sortait toujours et encore de toutes les fentes des murs, des planchers et des meubles. Toute la pièce était remplie d'un fourmillement devant lequel force me fut de reconnaître bientôt la vanité d'une lutte sans espoir de succès. Elles étaient trop !

Personne d'ailleurs à Salonique n'avait jamais songé à pourchasser les punaises qui y pullulent depuis un temps immémorial et y ont survécu à toutes les conquêtes succes-

sives. Les gens du pays étaient tout étonnés de voir mon acharnement à combattre ces insectes.

« Les punaises détruire vous voulez ? » s'écriait avec surprise un marchand grec à qui je venais acheter de nouvelles drogues, mortelles pour mes ennemis. Et esquissant une moue qui exprimait son dédain pour mes inutiles efforts, hochant la tête et soulevant les épaules, il ajoutait :

« Peuh ! déjà depuis avant Alexandre le Grand il y en a ci ! »

La distance à parcourir du Quartier Général à mon logis était assez considérable.

Passant devant les attroupements qui se formaient, stationnaient, se disloquaient et se reformaient encore, de la rue de Salamine jusqu'à l'Olympos Palace Hôtel, je pris le tramway électrique qui part de la place de la Liberté, longe les quais jusqu'à la Tour Blanche, s'engage ensuite sur le boulevard du Roi-Georges et parcourt dans toute sa longueur l'avenue de la Reine-Olga. On s'entassait dans les voitures qui, à l'heure du déjeuner, étaient prises d'assaut. Je descendis près du consulat de France, à l'angle de l'avenue de la Reine-Olga et de la rue qui monte vers la place de Constantinople.

Là encore, dans ce quartier généralement si tranquille, des gens, principalement des femmes, s'assemblaient par petits groupes sur la chaussée mal entretenue et toute défoncée, ou se tenaient à leurs fenêtres. L'émotion était très grande. L'effroi se peignait sur beaucoup de visages. Les rares militaires français qui passaient étaient aussitôt entourés et assaillis de toute sorte de questions. On sentait que nous étions rendus responsables des dangers devant lesquels tremblait la population. Une expression de reproches se lisait dans les regards des femmes.

Ces dernières étaient sorties dans la rue sans avoir eu le temps de donner les derniers soins à leur toilette. La plupart étaient affublées de gros peignoirs d'une propreté douteuse ou enveloppées de châles quelconques, troués et ma-

culés, qu'elles retenaient avec leurs mains épaisses et mal soignées. Leurs pieds traînaient dans des pantoufles usées et déformées et aucun artifice ne dissimulait le cubisme de leurs chevilles, qui n'avait rien de commun avec l'idée que nous nous faisons de la beauté classique.

L'épaisseur et la vulgarité des attaches de la presque généralité des personnes du beau sexe à Salonique avaient fait l'objet de notre étonnement dès notre premier contact avec la population. Les femmes habillées à l'européenne qu'on rencontrait en ville, dans les magasins, dans les tramways, au restaurant, étaient mises avec une certaine recherche et ne manquaient pas de coquetterie. Leurs silhouettes, à première vue, semblaient quelquefois fines et assez gracieuses. Mais il suffisait de les détailler un peu pour être particulièrement frappé de la fâcheuse déformation des chevilles, qui atteignait parfois les proportions d'une véritable éléphantiasis.

La tenue débraillée dans laquelle l'émotion d'un moment avait poussé dans la rue toutes ces femmes appartenant, pour la plupart, à une bourgeoisie assez aisée, faisait apparaître les loques sordides dont elles s'enveloppaient dans leur intérieur et laissait soupçonner les dessous douteux que devait recouvrir l'élégance tout extérieure des vêtements dans lesquels elles se pavanaient en ville. Ainsi dans cet Orient où les plus éblouissantes visions ne sont souvent que fallacieux mirages, tout ce qui avait la moindre apparence de civilisation, tout, jusqu'aux toilettes des femmes, n'était qu'une façade truquée, un mince vernis dissimulant des abîmes de barbarie et des monceaux de crasse.

Un officier de cavalerie grec remontait la rue d'un pas nerveux et saccadé. Il serrait d'une main le fourreau de son sabre, et, la casquette renversée sur la nuque, il épongeait son front avec un mouchoir qu'il tenait de l'autre. Il s'approcha d'un groupe de femmes qui m'avaient entouré et qui cherchaient à obtenir de moi quelques paroles rassurantes. Sa face était livide et, d'une voix entrecoupée, dans laquelle

on sentait une irritation à peine contenue, il s'écria :
« Ils ont lancé des bombes sur nous !... Des bombes sur nous ! »...

Le malheureux n'en revenait pas de cette déconcertante méprise, qui aurait pu coûter la vie à quelque héros de la neutralité hellène.

En effet, une bombe avait éclaté à une centaine de mètres d'un détachement de cavaliers grecs que le prince André, frère du roi Constantin, faisait manœuvrer sur un terrain tout proche de la ville. Les aviateurs ennemis avaient vraisemblablement dû prendre cette troupe pour des Anglais, à cause de la couleur kaki des uniformes et des casquettes plates, à la prussienne, que portaient les militaires grecs et dont la nuance se rapprochait d'assez près de celle des tenues de l'armée britannique. Il n'y avait eu aucune victime parmi ces cavaliers. Mais ils s'étaient tous débandés, emportés dans toutes les directions par le galop furieux de leurs montures.

Le prince André avait été parmi ceux qui s'étaient élançés avec la plus grande précipitation pour regagner la ville. On sut plus tard qu'il s'était empressé de la quitter le jour même et qu'il s'était embarqué en toute hâte pour rentrer à Athènes. Onques nul ne le revit à Salonique.

Son exemple fut suivi par de nombreux officiers de l'armée royale. Car nous pûmes constater bientôt la disparition de quelques-uns de ceux qui avaient fait le plus bruyamment sonner leurs sabres sur les pavés de la ville et avaient plastronné avec le plus d'éclat chez Floca et dans les divers cafés et autres lieux de la place de la Liberté et de tous ses alentours. Salonique n'était plus une Capoue aux délices de laquelle ils n'auraient su s'arracher,

La Grèce ne voulant pas se battre, il était d'ailleurs tout naturel que ses plus splendides et valeureux guerriers quittassent aux premiers coups de feu une ville comprise dans la zone de guerre. L'honneur ne les retenait pas au rivage. Les services de navigation qui fonctionnaient entre Salo-

nique et Athènes offraient à ces beaux militaires l'inappréciable avantage d'un voyage très rapide et même d'un certain confort, malgré l'encombrement à bord.

Il n'y avait plus de Thermopyles !

IV

Avant de me rendre au consulat de Russie et d'aller ensuite déjeuner, je passais généralement chez moi pour faire un bout de toilette, donner un coup de brosse à mes vêtements et à mes chaussures et en changer parfois.

C'était chose nécessaire.

Les soins de propreté que nous avons coutume de nous donner dépassaient à Salonique le simple souci de bonne tenue et d'hygiène que chacun de nous personnellement ne pouvait manquer d'avoir. Il s'était vite établi entre tous les militaires alliés, quel que fût leur grade, une espèce d'émulation à ne se montrer en ville que dans une tenue aussi correcte et aussi propre que possible. Tous avaient senti combien une bonne prestance contribuait à rehausser notre prestige dans la population et combien elle nous différenciait des soldats grecs, aux allures nonchalantes et débraillées, ainsi que des officiers du roi Constantin, aux chevelures et aux moustaches huileuses, serrés dans des uniformes sous lesquels on devinait un linge malpropre, et dont les pieds, dépourvus ou non de chaussettes, s'enfonçaient dans des bottes mal décrottées par de paresseux loustros. Or, selon le temps qu'il faisait, on avait vite fait d'être couvert de poussière ou de boue, pour peu qu'on ait circulé dans les rues de Salonique.

A peine maîtres de la ville, les épigones de Périclès et d'Alcibiade, poussés par cette irrésistible soif de battage qui est une de leurs plus fortes vertus, s'étaient empressés de donner des noms pompeux tant aux principales artères qu'aux plus tortueuses ruelles de la cité conquise. Les plus belles gloires de l'hellénisme furent inscrites en lettres blanches sur l'émail bleu des écriteaux. Des évocations de

la Grèce antique et de Byzance furent mêlées à la commémoration des grands hommes et des hauts faits de l'ère nouvelle. Les noms illustres de Socrate et de Platon, des empereurs Héraclius et Jean Tzimiscès, de l'amiral Koundouriotis, de M. Vénizélos et de tant d'autres encore marquaient, en voisinant, autant de voies sacrées dans le dédale des rues du centre de la ville. De Salamine à Sarantoporos, le triomphe des armes hellènes avait projeté son rayonnement de gloire sur les plaques indicatrices. Consécration heureuse d'une renommée impérissable, le nom de Basile le Bulgarokhtone avait été donné à une grande artère traversant le quartier où un millier de soldats bulgares, cernés et retranchés dans des mesures en planches et en torchis, s'étaient fait massacrer en 1913 par une armée de vingt mille Grecs, après une résistance acharnée de plus de cinquante heures. Enfin, une large avenue partant de la Tour Blanche pour aboutir à l'arc de triomphe d'Alexandre-le-Grand avait été parée du nom de boulevard du Roi-Constantin. Quelques-uns d'entre nous s'étaient amusés à la nommer boulevard du Général-Sarrail, au grand scandale des Grecs.

Mais les travaux d'édilité s'étaient uniquement bornés à un baptême de rues. L'état de la voirie était resté tel qu'il avait été du temps des Turcs, ou, pour mieux dire, il n'avait cessé d'empirer, aucun travail sérieux de réfection, ni même d'entretien n'ayant jamais été tenté.

Seuls les quais, la placée de la Liberté, la rue Vénizélos et des sections de quelques voies adjacentes étaient pavés. Mais ils étaient pavés surtout de bonnes intentions. Leur pavage était, tant pour les humains que pour les bêtes, un enfer semé d'embûches. Après chaque forte averse, des affaissements se produisaient, des crevasses s'ouvraient.

Toutes les autres rues étaient vierges de tout pavage. Elles étaient une succession ininterrompue de fondrières, de ravinements et de profondes ornières. A la moindre pluie, le sol argileux se détrempeait et devenait un inextric-

cable bourbier, dans lequel les passants se débattaient péniblement, glissant à chaque pas, s'enlisant dans une boue gluante, épaisse et flasque et s'effondrant dans de grandes flaques d'eaux fangeuses. Des torrents boueux se précipitaient des quartiers hauts, disposés en amphithéâtre et dévalant en pentes, se mélangeaient dans les parties basses de la ville, à proximité du port, au débordement des égouts et transformaient certaines rues en canaux remplis d'un liquide saturé de vase et d'immondices.

C'est ainsi que, lorsque des trombes d'eau s'abattaient sur la ville, ce qui était assez fréquent en automne et en hiver, les seuls moyens de traverser la rue de Salamine, près du Quartier Général, étaient ou bien « d'affréter un sauvage », c'est-à-dire de se hisser sur le dos d'un de ces débardeurs pouilleux et loqueteux qui vous transportait d'un trottoir à l'autre en pataugeant dans un cloaque bourbeux où il enfonçait jusqu'aux genoux, ou bien de vous placer en mouôme de quatre ou cinq sur l'étroite plateforme d'une charrette, qui, traînée par un petit cheval étique et roulant dans l'eau jusqu'aux moyeux, envoyait tout autour d'elle des gerbes d'une sauce fétide et tout imprégnée de détritrus visqueux.

Le beau temps revenu, ces eaux putrides, en s'écoulant graduellement, déposaient un limon vaseux et gras, qui se muait bientôt en un innommable margouillis. De rares et lents balayeurs, faisant honneur à leur pittoresque appellation de « Kakadjis », l'amalgamaient avec tout le crottin qu'ils ramassaient épars sur la chaussée, le distribuaient en tas, qu'ils déplaçaient de temps en temps, mais sans jamais les enlever avant que le soleil ne les ait desséchés et réduits en amas de poussière que le vent soulevait en tourbillons et dispersait dans toute la ville.

Cette fois, le temps étant sec et la journée claire et sans vent, je n'avais pas à m'attarder longuement chez moi et, emportant mon petit appareil photographique, je me dirigeai vers le consulat de Russie, tout proche de ma demeure.

V

Le Consulat de Russie occupait, avenue de la Reine-Olga, non loin de celui de France, une belle et spacieuse villa aux murs crépis à la chaux blanche. Devant elle, le jardinet qui la séparait de la rue n'était qu'un bouquet de lauriers-roses touffus dont les branches, chargées de fleurs épanouies, entraient dans les pièces par les fenêtres grandes ouvertes. Derrière, une vaste et belle terrasse était, dès le printemps, protégée, dans sa partie attenant au bâtiment, par l'ombrage d'un enchevêtrement de plantes et d'arbres exotiques, tandis que sa partie découverte se terminait par un large dallage entouré d'une massive balustrade et surplombait la mer.

La vue qu'on y avait embrassait toute la baie de Salonique, dominait la rade et le port où des bateaux de tous les types et de toutes les dimensions s'alignaient en interminables théories, suivait la ligne courbe et sinueuse de la côte, bordée jusqu'à la Tour Blanche de villas et de jardins, puis celle, plus rigide, des quais le long desquels se pressaient, amarrés côte à côte sur des centaines de mètres, d'innombrables petits voiliers aux fines mâtures, et se posait enfin sur la vieille ville, merveilleuse coulée de mosaïque multicolore, descendant de son encadrement de hauteurs pierreuses et dénudées, aux contours fauves de terre brûlée, vers la mer bleue et lumineuse, en une éblouissante féerie de tons turquoise et mauves et roses et verts et jaunes, parmi lesquels les scintillements violents s'opposaient aux chatoiements discrets et délicats et tendres, et au milieu desquels émergeaient, étincelantes et rutilantes sous les effluves dorés, les flèches élancées et sveltes et élégantes des minarets tout blancs. Et lorsque aucune buée ne voilait la transparence de l'air, on voyait se dresser en face la masse imposante et sombre de l'Olympe surmonté de son turban, neigeux aux mille reflets d'argent.

Ce jour-là, de petits groupes de gens du peuple stationnaient aux abords du consulat. Les femmes, en costumes

du pays, y étaient en très grande majorité. Quelques-unes se pressaient sur le trottoir, s'adossant à la clôture. D'autres se serraient contre les grilles de la porte d'entrée grande ouverte, s'infiltraient dans le passage menant au perron de la villa et en envahissaient déjà les marches. Comme il est de coutume aux jours de calamités publiques dans les cités d'Orient, tous ces braves gens étaient accourus, dès les premières détonations, chercher refuge sous les plis du drapeau de la puissance dont ils étaient les protégés. Le cosaque du consulat, un homme de belle stature, portant la tenue des gardes du corps de l'empereur de Russie — long dolman bleu de coupe circassienne, avec cartouchières, échancré au col et laissant apparaître une chemise de soie écarlate, grand bonnet d'astrakan avec fond de drap rouge barré de deux galons d'or cousus en croix, hautes bottes à tiges molles et plissées aux chevilles, et, à la ceinture, un long poignard à manche d'argent damasquiné — s'efforçait de dégager le passage en refoulant doucement ce rassemblement de gens moutonniers, silencieux et apathiques.

Dans le vestibule, assez spacieux et éclairé par deux grandes fenêtres, trois ou quatre religieux, tout de noir habillés, se tenaient taciturnes, à l'écart dans un coin. Quelques personnes de mise quelconque formaient, près de l'une des fenêtres, un autre groupe et parlaient à voix basse. Seul un petit homme sec, en paletot noir à col d'astrakan déboutonné, la tête baissée et les mains croisées derrière le dos, arpentait la pièce d'un pas fiévreux, presque en courant, comme un loup en cage. M'apercevant, il arrêta soudain sa course et, se tournant vers moi, me fixa d'abord d'un regard plein d'effarement. Son visage était convulsé. Sa petite barbiche roussâtre, mince et effilée tremblotait au-dessus d'une pomme d'Adam saillant en pointe. Puis, avec un bêgaiement pénible et un accent balkanique très prononcé, il s'écria :

« C'est des zeppelins, Monsieur, c'est des zeppelins ! »...

Je tâchai de le rassurer en lui disant que les avions ennemis qu'il avait pris pour des zeppelins avaient été depuis longtemps chassés et que les aéroplanes qui évoluaient au-dessus de la ville étaient des appareils français qui avaient pris les airs pour la protéger de toute nouvelle attaque. Mais il m'écoutait sans avoir l'air de comprendre ce que je lui disais. Ses pupilles se dilataient. Ses yeux, de plus en plus hagards, exprimaient l'hébétement le plus complet. Sa mâchoire tremblait. Il ne semblait plus capable d'articuler le moindre son. Le tremblement de sa barbe était devenu de plus en plus précipité. Et tout à coup, me tournant brusquement le dos, il reprit d'un pas accéléré son rapide mouvement de balancier, ne cessant de proférer d'une voix hurlante et entrecoupée comme par une espèce de rauques sanglots :

« Des zeppelins ! ce sont des zeppelins ! ce sont des zeppelins !... »

Dans la vaste salle de réception, d'autres visiteurs aux visages soucieux et consternés. Et au milieu de la détresse de tous ses protégés, le personnel du consulat faisait preuve du plus grand calme, s'employant à rassurer ces pauvres gens et les engageant à rentrer bien tranquillement chez eux.

VI

En sortant du consulat de Russie, je m'en fus déjeuner à l'Hôtel Beau-Rivage, situé à une distance d'environ cent cinquante à deux cents mètres, en remontant l'avenue de la Reine Olga dans la direction de la Tour Blanche, près du minuscule monument en forme d'obélisque, érigé à l'endroit même où le roi Georges I^{er} était tombé sous les coups d'un assassin.

L'Hôtel Beau-Rivage était installé dans une jolie villa, peinte extérieurement en couleur jaune d'ocre claire et placée entre un petit jardin bien planté, donnant sur la rue, et une terrasse en terre battue bordant la mer. Cette villa

avait été construite naguère par un riche pacha turc qui comptait l'aménager pour en faire sa résidence. Dans certaines pièces, des panneaux avaient été ornés de somptueuses peintures murales représentant des sites enchanteurs d'un pays de rêve. Mais le pacha ne put jouir longtemps de sa demeure. A la conquête grecque, il quitta Salonique et sa villa fut transformée en hôtel avec restaurant par un Grec nommé Langoustis, aubergiste décoratif et accueillant.

De taille moyenne, large d'épaules et corpulent, c'était un homme très brun, au teint olivâtre, à la face épanouie, aux yeux noirs et luisants, à la forte moustache d'un noir bleuté, bien lissée, bien cirée et relevée aux bouts. Très affable, d'une urbanité tout orientale, il parlait d'une voix discrète et douce, multipliant les saluts qu'il faisait en s'inclinant profondément, à la mode turque, et en portant sa main au cœur d'un geste onctueux.

Sa maison était fort bien tenue. Les chambres n'étaient pas nombreuses. L'ameublement en était simple, sans aucune espèce de prétention au moindre luxe. Mais elles étaient propres et, chose rare à Salonique, exemptes de toute vermine. Plus tard, lorsque je quittai mon logis de la place de Constantinople, j'eus la chance de trouver abri à Beau-Rivage, dans une pièce de dimensions toutes minuscules, mais où je ne vis jamais une seule punaise. J'eus le plaisir d'y voisiner avec des camarades et des amis charmants.

Mais bien avant d'avoir habité l'hôtel, je fréquentais son restaurant. A cause de mon service, je ne pouvais consacrer que peu de temps au déjeuner, sans pouvoir, en outre, avoir d'heures fixes pour mes repas que je prenais généralement fort tard. Je dus abandonner, pour cette raison, la popote qu'en arrivant à Salonique nous avions tout d'abord formée, avec quelques amis, au Quartier Général et qui fut, d'ailleurs, bientôt dissoute faute de cuisinier convenable, et j'allais, un peu au hasard, tantôt dans un restaurant de la ville et tantôt dans un autre, m'y retrou-

vant généralement avec des camarades. Après avoir essayé des grands restaurants des abords de la place de la Liberté et de la Tour Blanche et des modestes, mais pittoresques gargotes de la rue Egnatia, j'étais bien vite devenu un habitué de Beau-Rivage, parce que cet établissement se trouvait à proximité de ma demeure et surtout parce que par beau temps on pouvait s'y faire servir au grand air — au jardin, sur la terrasse ou sur une véranda découverte y donnant accès. Il y avait parmi les clients habituels de la maison d'assez nombreux militaires alliés, dont quelques médecins français et deux ou trois dames infirmières de la Croix-Rouge. La présence des Serbes se révélait par leur puérile exubérance et par le bruit de cataracte avec lequel ils engouffraient leur potage. Ils mangeaient tout avec un appétit attestant une robuste santé et maniaient les os des côtelettes et des poulets comme des brosses à dents.

La nourriture dans les restaurants de Salonique était généralement fort mauvaise. Faute de beurre, la cuisine était faite à la graisse de mouton, qui avait une très forte odeur et un goût de chandelle des plus désagréables. Viandes, volailles, poissons, légumes, et même gâteaux et entremets étaient préparés avec cette graisse insupportable à des palais et des estomacs occidentaux. Les fritures de poisson étaient quelquefois faites à l'huile. Mais, dans ce pays, réputé depuis l'antiquité pour ses plantations d'oliviers, c'était une espèce d'huile de lampe, à odeur de graillon et à goût âcre, qu'on employait pour l'assaisonnement des mets. Beaucoup d'entre nous, sans être bien difficiles, ne pouvaient se faire à la gastronomie salonicienne. Force leur était de se contenter au restaurant de quelques maigres soupes, de viandes ou de poissons bouillis, servis avec le bouillon dans lequel ils avaient cuit, d'œufs ou de légumes à l'eau. Le vin, conservé et transporté dans des outres en peaux de chèvres, qui n'étaient jamais convenablement rincées, avait un arrière-goût de moisissure. Les victuailles, que la plupart d'entre nous se faisaient envoyer de

France, et plus tard, lorsque des succursales de maisons françaises et des coopératives furent installées à Salonique, les conserves de viandes, de poissons et de légumes, les biscuits, les pains d'épice, les confitures et le vin que nous pûmes nous y procurer, furent pour notre alimentation un complément précieux. Quant à nous approvisionner dans les épicerie tenues par les Grecs ou par les Juifs, c'était un luxe auquel la plupart d'entre nous ne pouvaient raisonnablement songer. Nous y étions impitoyablement rançonnés et étrillés par des mercantis sans scrupules et sans vergogne, et le commandement dut consigner de nombreuses boutiques aux militaires alliés pour les mettre à l'abri d'une scandaleuse exploitation.

À Beau-Rivage, la cuisine n'était pas supérieure à celle des autres restaurants de Salonique. Les menus n'étaient guère variés. Le « katalogos », menu rédigé en grec, portait à peu près toujours les mêmes hiéroglyphes. Sa traduction française, d'une orthographe simplifiée et adaptée à la prononciation du français par les Grecs, comportait généralement encore moins d'alinéas, les traducteurs n'ayant certainement pas tenu à se mettre en vains frais d'imagination pour découvrir les vocables français propres à reproduire exactement la terminologie culinaire hellène. C'est ainsi que les poissons, quelles qu'en eussent été l'espèce et la dénomination en grec, étaient sur les menus en langue française compris, selon leurs dimensions naturelles, dans une des trois catégories suivantes : les petits étaient tous appelés « rozé », c'est-à-dire rougets, les moyens « maque-reaux », et les gros « bars ». Et en vous fiant à ces appellations, vous étiez tout aussi bien exposé à manger du brochet, du mullet, de l'anguille ou du colin.

Les habitués de la maison étaient l'objet de soins particuliers. On leur prodiguait de petites faveurs en leur réservant les meilleurs plats et en leur servant des morceaux de choix. On les prévenait discrètement de s'abstenir lorsque d'aventure ils commandaient un mets dont la préparation

où la fraîcheur laissaient à désirer. Le garçon, rejetant en arrière la tête et fermant à demi ses yeux levés au ciel, murmurait alors à travers ses lèvres demi-closes ce simple mot :

« Pourri ! »

Pendant, il était bon de se souvenir parfois, pendant plusieurs jours, de ce salutaire avertissement.

Je commandais un jour deux œufs sur le plat au jambon.

« Jambon il n'y a pas », me dit le garçon, « mais saucisson il y a ! »

« Va pour le saucisson », lui dis-je.

Mais lorsque je fus servi, je constatai que le saucisson avait des taches verdâtres et un goût amer et qu'il était manifestement avarié. Je rappelai aussitôt le garçon et je lui en fis l'observation.

« Déjà il y a huit jours je vous ai dit qu'il était pourri ! s'écria-t-il en roulant les yeux et en agitant d'un geste familier aux Grecs sa main ramenée à la hauteur du nez, les cinq doigts ramassés en forme de tulipe.

— Je ne pouvais pourtant pas me souvenir, lui répondis-je, qu'il y a huit jours vous aviez du saucisson pourri. Je suppose, d'ailleurs, que, lorsque vous avez des comestibles de qualité douteuse, vous les jetez aussitôt à la mer.

— Non ! me répliqua-t-il vivement. Et avec un inimitable clignement d'yeux, il ajouta sur un ton de discrète confiance :

— Tant que le client n'a pas tout mangé, on ne jette rien à la mer. »

Les garçons étaient lents et familiers. Pour les appeler, il fallait se livrer à des battements de mains violents et prolongés. En entrant aux heures des repas dans la salle bien garnie d'un restaurant de Salonique et en entendant le public taper des mains à tout rompre, une personne non prévenue pouvait croire à quelque bruyante et extatique manifestation en l'honneur d'une jeune et délicieuse artiste dont la virtuosité chorégraphique s'harmonisait très heu-

reusement avec les formes charmantes dont la nature l'avait dotée. Mais ces vifs applaudissements n'avaient rien de commun avec une explosion d'enthousiasme admiratif. Ils étaient destinés à hâter le sursaut tardif du garçon indolent qui se décidait péniblement à apporter d'un pas traînant au client pressé et impatient le « katalogos », le pilaf à la tomate, le poulet aux olives ou le veau Agamemnon, commandés depuis longtemps.

Lorsqu'un client, soucieux de composer son menu de façon savante, se plongeait dans une étude approfondie du « katalogos » enfin mis à sa disposition et déposait près de son couvert le journal ruminé pendant une longue attente, le garçon s'en emparait incontinent, et, debout, près de la table, absorbé par la lecture, insensible aux paroles que quiconque lui adressait, imperturbable aux appels réitérés venant de tous les coins de la salle, il ne se dérangeait plus qu'une fois arrivé au bout du paragraphe intéressant.

Le moment de l'addition, comme généralement l'heure de tous les règlements de comptes en Orient, que ce soit entre Etats ou entre simples particuliers, donnait souvent lieu, entre consommateurs et garçons, à de petits concours d'arithmétique évoquant de loin, et dans une forme atténuée, les passes d'armes que des interprétations discordantes de chiffres devaient faire naître au bazar.

A Beau-Rivage il y avait parmi les garçons un calculeur hors ligne que j'avais surnommé Archimède, nom qui lui resta, car dans ses additions qu'il opérât avec une foudroyante rapidité, il se trompait toujours, mais ne le faisait jamais qu'à son profit. Et j'admirais l'aisance parfaite et l'air de bonhomie souriante avec lesquels cet homme rendait d'un geste placide et muet le fruit de son erreur, quand, par hasard, on avait pu la relever à temps.

Mais une erreur un peu trop corsée au préjudice d'une dame anglaise provoqua de violentes protestations de la part de cette dernière. La raideur candide et britannique de cette jeune femme n'eut aucune considération ni indul-

gence pour une fripouillerie si naturelle et spontanée. Cette personne sans malice ne se doutait guère que la flouterie et la tricherie, dans le cadre oriental, exhalaiient une poésie, une espèce de charme particulier, leur donnant presque le parfum de l'innocence. Elle ignorait très certainement les propos de ce diplomate si averti des choses d'Orient, qui, goûtant toute la saveur d'une crapulerie joyeuse, se plaisait à dire que depuis Calchas les Grecs étaient autant une nation qu'une profession.

Langoustis, saisi de l'incident, se montra un inflexible champion de la morale spartiate, si inexorable aux... calculateurs malheureux. Et aux regrets de tous ceux qui avaient le sens de la couleur locale, Archimède dut quitter Beau-Rivage.

En cette belle journée du 30 décembre 1915, je m'étais attablé sur la terrasse, tout au bord de la mer, et en déjeunant j'admirais le merveilleux décor que j'avais devant moi. L'air était d'une remarquable transparence. L'Olympe apparaissait dans toute sa splendeur de demeure des dieux. L'azur d'un ciel radieux et le bleu d'une mer à peine ridée, le port et la ville, inondés de lumière, se renvoyaient les reflets irisés des mille couleurs dont brillait leur éclatante parure.

Comme le garçon me présentait l'addition, la silhouette d'un homme de forte carrure, vêtu d'un complet gris foncé, apparut sur la véranda, devant la porte vitrée qui la faisait communiquer avec la salle à manger de l'hôtel. Il avait porté la main à la hauteur de son front, en guise de visière, pour protéger ses yeux contre la lumière très crue, et semblait suivre du regard les évolutions de quelques avions qui planaient dans les airs. Je n'avais jamais rencontré cet homme en ville et ne l'avais jamais vu à Beau-Rivage.

« Le consul d'Allemagne », me dit tout bas le garçon en ramassant son pourboire.

Je saisis mon appareil photographique, voulant, malgré la distance qui me séparait de l'homme, le prendre en instan-

tané. Mais déjà il s'était retiré, disparaissant derrière la porte. Je remis donc mon petit kodak dans son étui et, l'heure étant venue de rentrer au bureau, je repris le tramway pour regagner le Quartier Général.

VII

A peine étions nous tous réunis au bureau que le commandant O..., entrant dans notre salle de travail, nous dit :

« Messieurs, quittez tous isolément le Quartier Général et, en prenant des voies différentes, rassemblez-vous à quinze heures au Lycée Français. »

Le Lycée Français ou Lycée de la Mission laïque se trouvait dans le quartier des Campagnes et occupait un vaste bâtiment carré, dont une façade donnait sur le Champ de Mars. A notre débarquement, le proviseur, M. Lecoq, y avait offert le logement au général Sarrail et à plusieurs officiers de son état-major. Il avait également logé dans les dortoirs de son établissement un certain nombre de militaires français, — anciens normaliens ou anciens membres de l'École d'Athènes, — qui, dans la vie civile, faisaient partie du personnel enseignant des diverses universités françaises. Plus tard, à la suite des bombardements aériens répétés de Salonique, les parents des élèves pensionnaires du lycée, craignant que le bâtiment qui abritait le général en chef de l'armée d'Orient ne devînt le point de mire des aviateurs ennemis, et ne voulant pas que la fleur de la jeunesse salonicienne fût exposée à un danger constant, firent démarches sur démarches auprès du proviseur pour lui demander de décider le général à aller loger ailleurs. Pour répondre à ces sollicitations, le général transporta sa résidence avenue de la Reine-Olga, dans une jolie et blanche villa, tout enfouie au milieu des arbres d'un jardin, au bord de la mer.

Jamais, d'ailleurs, le lycée ne fut effleuré par le moindre éclat d'une bombe ennemie. Mais ses murs furent éraflés par les balles grecques, lorsque, en septembre 1916, les par-

tisans de la révolution vénizéliste livrèrent combat sur le Champ de Mars aux soldats hellènes, qui, restés fidèles au roi Constantin, s'étaient enfermés et barricadés dans la vieille caserne turque s'élevant au fond de la grande place.

Ce combat fut court. Mais il fut terrible par l'ardeur que déployèrent les combattants et décisif quant aux résultats. La fusillade dont j'entendis le crépitement, vers cinq heures du matin, alors que je sortais de Beau-Rivage, situé à environ cinq cents mètres du Champ de Mars, dura à peine quelques secondes. Mais point n'était besoin d'une bataille prolongée pour que la résistance acharnée des royalistes pliât devant l'héroïsme des assaillants. La valeur des braves ne se mesure pas à la durée de leurs exploits. Le geste symbolique accompli et les apparences étant sauvées, les défenseurs de la caserne capitulèrent après le premier échange de coups de feu. Malheureusement, cette lutte fratricide ne fut pas sans pertes cruelles. On comptait deux victimes dans les rangs vénizélistes. Un audacieux guerrier, entraîné par sa vaillance, n'écoutant que son courage, fut légèrement blessé par sa propre imprudence. Un autre héros mourut, hélas ! d'émotion patriotique. On lui fit des funérailles nationales, juste et pieux hommage d'un peuple reconnaissant aux mânes d'un jeune et superbe guerrier s'immolant, en un sacrifice sublime, sur l'autel de la patrie.

Pour me rendre du Quartier Général au Lycée Français, je repris encore une fois le tramway. Non que le chemin fût trop long et le temps trop limité pour effectuer le trajet à pied. Au contraire, par une belle journée, la promenade, le long des quais, aurait été fort agréable et j'avais près d'une heure devant moi pour la faire. Mais en tramway je pouvais lire et je voulais en profiter pour jeter un coup d'œil sur les journaux de Paris, dont un gros paquet m'était parvenu dans la matinée, avec mon courrier. Malgré le retard avec lequel ils nous arrivaient, les journaux de France étaient toujours lus avec intérêt. Ceux d'entre nous qui y

étaient abonnés en partageaient généralement la lecture avec des camarades.

Au début de l'après-midi, l'affluence du public n'était pas grande dans les voitures se dirigeant vers le quartier des Campagnes. Je pus donc m'installer très à l'aise dans un compartiment à moitié vide et je dépliai le *Temps*, daté du 16 décembre 1915, que j'avais reçu avec quelques autres numéros du même journal. Mais j'avais à peine parcouru quelques lignes qu'un gros monsieur, de mise très convenable, se glissa tout près de moi, et, sans mot dire, se penchant tant qu'il pouvait sur moi, se mit à lire de son côté la feuille que je tenais en main.

C'était chose coutumière à Salonique. Cédant à une curiosité irraisonnée et enfantine, des gens, dont la tenue semblait des plus correctes, et même des jeunes femmes, jolies et habillées avec recherche, n'hésitaient pas un instant à adopter les positions les moins commodes et à se livrer à toute sorte de contorsions simiesques et ridicules pour pouvoir happer quelques lignes d'un journal ou surprendre quelques bribes d'une lettre ou de n'importe quel autre bout de papier qu'un inconnu tenait en main. Ils ne se doutaient pas le moins du monde combien leurs gestes manquaient de discrétion et d'élégance et par conséquent ils n'y cherchaient aucune excuse.

Un jour que dans un magasin, prenant pour l'examiner de près l'objet que j'achetais, je déposais à côté de moi sur le comptoir quelques lettres déjà cachetées que j'avais à expédier, une jeune femme, qui se trouvait à proximité, s'en saisit aussitôt, les retourna pour en lire les adresses et les remit en place.

Une autre fois, dans le tramway, je lisais une lettre qu'une jeune et charmante Parisienne m'avait adressée pour m'annoncer son prochain mariage. Cette personne avait coutume d'écrire à l'encre bleue sur de grandes feuilles de papier bleuté et il fallait une certaine habitude pour déchiffrer les caractères fantaisistes de son écriture bizarre et

capricieuse. Le jeune Salonicien, très élégant, qui s'efforçait de lire la lettre par-dessus mon épaule, n'y parvenait guère et je m'égayais des signes d'impatience qui trahissaient sa déconvenue. Le mouvement instinctif avec lequel il égrenait le tesbi enroulé autour de son poignet gauche avec les doigts de sa main droite devenait fébrile et saccadé. Puis, les arrachant brusquement, il les faisait claquer et, soufflant de dépit, il se tapait bruyamment la cuisse avec la paume de la main.

Connaissant le petit travers des habitants de Salonique, et afin de pouvoir lire mon journal en paix sans voir s'insinuer la tête d'un voyageur de tramway entre mes yeux et la feuille que je tenais, je m'amusais parfois à emporter dans les poches de mon manteau quelques vieux journaux que j'offrais obligamment à mes voisins au moindre symptôme de leur curiosité habituelle. Ces distributions étaient toujours accueillies avec des manifestations de contentement et d'ostensible gratitude.

VIII

Le trajet du Quartier Général au Champ de Mars en tramway durait à peine un quart d'heure. Descendu de voiture, je traversai la place en biais et, contournant ensuite le bâtiment du lycée, je me dirigeai vers la porte d'entrée principale qui s'ouvrait sur une rue parallèle au Champ de Mars et perpendiculaire au boulevard du Roi-Georges que suivait la ligne du tramway. La façade donnait de ce côté sur un terrain non bâti sur lequel avaient été dressées les tentes d'un petit camp qu'occupait la compagnie de garde fournie par un bataillon de zouaves territoriaux.

Les gens de Salonique, ignorant la signification exacte du nom de zouaves, croyaient que c'était celui d'une tribu de sauvages aux mœurs féroces. Ils durent s'apercevoir bientôt qu'ils avaient affaire à de très braves gens qui ne compromirent d'aucune façon la tranquillité d'un quartier paisible et qui surent aménager avec art et avec goût

leur petit campement en y traçant des allées sablées et bien entretenues et en y plantant des fleurs sur les platebandes des jardinets qu'ils avaient dessinés autour des tentes.

J'étais arrivé bien avant l'heure fixée pour le rassemblement, et j'eus assez de peine à trouver dans un espace presque entièrement exposé au soleil une place à l'ombre, sur un petit talus, où je pus continuer la lecture de mon journal. Quelques militaires français — des gendarmes et des fantassins — venant isolément de directions différentes, étaient arrivés à peu près en même temps que moi, et, comme moi, ils avaient cherché un endroit pour s'abriter du soleil exceptionnellement chaud pour la saison. Puis survinrent, toujours isolément, d'autres gendarmes, à pied et à cheval, et d'autres fantassins, des cyclistes, puis quelques officiers de gendarmerie et de l'Etat-Major, et, les uns après les autres, mes camarades du N°... bureau.

La plupart d'entre nous ignoraient complètement dans quel but on nous rassemblait. Dans les conversations qui s'étaient engagées dans divers petits groupes on ne s'en souciait guère. Ceux qui étaient dans le secret des dieux n'en laissaient rien paraître. Et ceux qui ne l'étaient pas ne cherchaient pas à savoir ce qui allait se passer, parce que généralement les militaires ne posent pas de questions et attendent des ordres et que beaucoup d'entre nous se sentaient, en outre, dans la situation du lecteur qui suit l'enchaînement d'un drame, mais ne veut pas sauter la page pour connaître d'avance le développement de l'action.

Un peu avant quinze heures arriva au pas cadencé un détachement de soldats anglais, en rangs par quatre. Sur un commandement bref, les hommes s'arrêtèrent net, mirent l'arme au pied, puis se formèrent et s'alignèrent sur deux rangs.

Le rassemblement devenait nombreux et on nous fit tous entrer d'abord dans la cour du lycée, et, quelques instants après, dans une grande salle qui servait habituellement de réfectoire.

Là, le commandant O... nous annonça que le général Sarraïl avait donné l'ordre de s'emparer des quatre consulats ennemis, qui étaient restés à Salonique malgré notre présence dans cette ville, et de tout leur personnel et que nous avions été rassemblés pour mener cette opération à bien.

On forma aussitôt quatre détachements composés chacun d'une douzaine de gendarmes français à pied et de deux à cheval, de deux cyclistes, d'un serrurier et d'une dizaine de soldats anglais. Chaque détachement fut placé sous les ordres d'un officier de gendarmerie, auquel furent adjoints un interprète et un adjudant du N^{me} bureau. Je fus affecté, avec l'interprète stagiaire Ph.... dès, jeune littérateur d'origine grecque qui s'était engagé dans l'armée française et qui se distingua plus tard comme aviateur, au détachement commandé par le lieutenant C... de la Garde Républicaine, et auquel avait été dévolue la mission de s'emparer du consulat d'Allemagne.

Après avoir pris les instructions qui nous furent données par le commandant O..., les détachements quittèrent successivement le lieu de rassemblement et se dirigèrent rapidement vers l'objectif qui avait été assigné à chacun d'eux.

IX

Le consulat d'Allemagne était celui qui était le plus éloigné de notre point de départ commun. Nous avions environ deux mille mètres à parcourir pour y arriver. La villa qu'il occupait était située presque au bout de l'avenue de la Reine-Olga, au coin d'une petite rue. C'était un bâtiment sans apparence, de dimensions modestes, se composant d'un demi-sous-sol, d'un rez-de-chaussée surélevé et d'un seul étage et placé au fond d'un petit jardin qui était clôturé du côté de l'avenue par une grille métallique, avec porte à deux battants, et du côté de la rue par un mur en maçonnerie. La façade principale, peinte en couleur grisâtre, avec, au milieu, quelques marches donnant accès à la

porte d'entrée du rez-de-chaussée, avait vue sur le jardin et sur l'avenue.

Pour parvenir à notre but, notre détachement avait évité de descendre vers l'avenue de la Reine-Olga et de la suivre sur un long parcours. Par une voie parallèle, nous avions vite gagné la place de Constantinople et de là, nous engageant dans des ruelles désertes et écartées, bordées de petites masures en torchis et de haies en planches, coupant des terrains vagues en lisière de la ville, franchissant des ravins ou y cheminant, nous étions arrivés rapidement et sans bruit à un amas de constructions en bois, branlantes et délabrées, qui se trouvaient immédiatement derrière le consulat.

On fit halte et aussitôt le lieutenant C... désigna quelques hommes pour cerner le pâté de maisons et en surveiller les abords et les issues. Puis s'adressant à moi, il me dit :

« Adjudant, prenez quatre gendarmes français et quatre anglais et emparez-vous du consulat. »

Mes huit hommes furent vite choisis. Je fis charger les carabines. Moi-même, je n'avais aucune arme. En quittant le bureau, nous n'avions pas reçu l'ordre d'emporter nos revolvers d'ordonnance, que nous ne portions généralement pas en ville. Je n'avais pris que mon journal, qu'en entrant dans la cour du lycée j'avais glissé dans la poche de ma vareuse.

Au pas gymnastique, à la tête de ma petite troupe qui me suivait en file indienne, je m'engageai dans la rue qui, longeant le mur en maçonnerie du consulat, débouchait dans l'avenue. En quelques enjambées nous y fîmes, et, tournant à gauche, nous nous trouvâmes devant la porte entr'ouverte du jardin.

Les deux cawas du consulat se tenaient debout sous un arbre, un peu à droite de la villa. Voyant surgir brusquement des militaires alliés, ils eurent d'abord un moment de stupeur et de brève hésitation. Puis, s'étant ressaisis, ils se précipitèrent vers la villa pour escalader les marches du

perron et nous fermer au nez la porte de la maison. Mais nous les avions gagnés de vitesse.

En quelques bonds, avec deux gendarmes qui me suivaient, j'étais arrivé au haut de l'escalier. Les cawas étaient empoignés, acculés à la porte, et, celle-ci ayant été enfoncée après une lutte violente et courte, les deux Albanais roulaient à terre dans le vestibule, dont ils avaient vainement tenté de nous interdire l'accès. Mes deux gendarmes se hâtèrent aussitôt de les désarmer et de les fouiller.

Tout ceci s'était passé en l'espace de quelques secondes.

Pendant ce temps, le reste de ma troupe avait fait irruption dans la maison. Un gendarme, un solide gaillard, avait sauté à la gorge d'un civil accouru dans le vestibule, l'avait saisi au col de son veston qu'il lui avait ramené au-dessus des oreilles et le secouait comme un sac. A la couleur du vêtement, je reconnus l'homme que j'avais aperçu, à l'heure du déjeuner, sur la véranda de l'hôtel Beau-Rivage. C'était le consul d'Allemagne lui-même, M. Walter. Le brave militaire qui l'avait empoigné de la sorte ignorait la qualité de celui qu'il tenait et le prenait certainement pour un espion de moindre importance.

Je fis aussitôt lâcher prise et je priai le consul d'excuser le geste un peu rude du gendarme.

« Ça ne fait rien, ça ne fait rien », dit M. Walter.

Mais, à ce moment, nous fûmes tous assourdis par des cris déchirants venant de l'étage supérieur et une forme humaine dégringola l'escalier, roulant comme une boule, et se précipita, en hurlant et en glapissant, à mes pieds.

« C'est certainement votre domestique », dis-je au consul en lui adressant la parole en allemand. — « Veuillez la calmer et l'inviter à se taire. »

Mais, aussitôt la suppliante, une petite femme brune et boulotte, en corsage de cotonnade bleue et en jupon noir, se redressa vivement et, étendant la main dans la direction du consul, de ce mouvement que font les Orientaux pour

vouer quelqu'un à leur plus profond mépris ou à leur éternelle malédiction, elle s'écria en français :

« Je ne parle plus l'allemand ! Je ne connais plus ces gens-là ! Je n'ai rien de commun avec eux ! Je suis Grecque et je parle français ! »

Elle n'avait pas besoin de le dire.

Magnifique, l'âme grecque avait parlé.

Je lui demandai la cause de son émoi, et alors, avec cet accent d'émotion si pure, si sincère et si classique, que M^{me} Sarah Bernhardt elle-même a dû emprunter aux Grecs, la domestique du consul d'Allemagne s'écria encore :

« Je ne veux être ni violée, ni massacrée ! »

La scène tournait au comique.

Je regardais mes hommes, ces braves gens si propres, si soignés, si corrects, et cette souillon d'épeignée, aux loques fripées et toutes tachées de graisse, et je lui dis :

« Rassurez-vous, Mademoiselle, personne n'en a la moindre envie. »

Cet intermède fini, je m'adressai de nouveau à M. Walter :

« Monsieur le consul, vous êtes mon prisonnier. Veuillez m'ouvrir votre cabinet, y réunir tout votre personnel et me remettre toutes vos clefs. »

Le consul me déclara qu'à cette heure il était seul chez lui, que ses deux secrétaires étaient en ville et que sa femme et ses deux filles étaient en voyage. En effet, comme par hasard, ces dames avaient quitté Salonique la veille du raid aérien pour aller faire une petite excursion à Vodéna. Elles devaient d'ailleurs rentrer dans la soirée où le lendemain.

M. Walter ne fit aucune difficulté pour me suivre dans son cabinet et pour me remettre ses clefs.

« Pourrai-je prendre mon argent ? me demanda-t-il.

— Je n'ai pas d'instructions à ce sujet, lui répondis-je. Mais je suis autorisé à vous faire la recommandation de vous munir de vêtements chauds et d'une couverture de voyage.

— Où allons-nous? fit-il vivement. A Moudros ou à Malte?

Il cherchait évidemment à savoir s'il devait s'attendre à être interné dans un camp de concentration français ou anglais.

Je lui fis comprendre que je n'avais pas été chargé de l'instruire sur le sort qui lui était réservé.

« D'ailleurs, dit-il avec un certain détachement, je ne serai nullement fâché de quitter Salonique. Je ne m'y sens vraiment pas à mon aise. »

J'interrompis ces réflexions en le priant de me donner les noms et les adresses de ses deux collaborateurs, et, ayant fait placer des sentinelles aux portes de la villa et du jardin, j'envoyai un homme prévenir le lieutenant que j'avais rempli ma mission.

Le lieutenant et l'interprète stagiaire Ph... arrivèrent aussitôt au consulat et procédèrent à une visite des lieux. Une estafette fut dépêchée au Quartier Général pour annoncer que les ordres donnés avaient été exécutés. Les deux collaborateurs du consul — son chancelier et un jeune élève drogman, — qu'on était allé chercher aux adresses indiquées par M. Walter, furent ramenés au consulat. On fit expédier un télégramme à M^{me} Walter, pour la prier de rentrer avec ses filles d'urgence à Salonique. Enfin, un camion automobile vint stopper devant la porte et le consul et tout son personnel, y compris les deux cawas et la domestique grecque, furent invités à y monter pour être transportés au Quartier Général.

Lorsque je sortis du consulat pour accompagner nos prisonniers, il était plus de cinq heures du soir. La nuit était venue. Une longue file de réverbères allumés brillait dans l'avenue. Des curieux, attirés par la présence insolite de militaires alliés au consulat d'Allemagne et par les allées et venues de gendarmes, d'estafettes et de plantons, s'étaient massés sur le trottoir en face. Aucun cri ne fut proféré au

départ du camion qui fila à toute vitesse vers la rue de Salamine.

La nouvelle de la prise et de l'occupation des consulats ennemis par les Alliés s'était répandue en ville. Une foule immense s'était rassemblée sur les quais et place de la Liberté sur le passage des camions qui transportaient les prisonniers. Aucune manifestation n'eut cependant lieu.

Notre camion arriva le dernier au Quartier Général. Les prisonniers furent conduits dans des locaux du rez-de-chaussée. Ils y furent aussitôt placés sous la surveillance de gendarmes, en attendant d'être interrogés. Les Austro-Hongrois, les Turcs et les Bulgares les y avaient précédés.

Les captures faites au consulat de Bulgarie avaient été particulièrement intéressantes. Le consul avait justement réuni chez lui toutes les notabilités de sa colonie à l'heure même où le détachement allié se présenta. Tout ce monde fut pris dans un beau coup de filet. Parmi les prisonniers se trouvait un jeune fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères de Sofia, arrivé la veille à Salonique porteur de communications importantes pour le consul. Ce jeune homme n'en revenait pas de sa mésaventure. Très énervé, il protestait contre son arrestation, invoquant sa qualité de secrétaire de légation et son immunité diplomatique. Il s'étonnait que des Français aient violé le droit des gens en sa personne. Il affirmait son amour pour la France et évoquait ses années d'études au quartier latin. On l'écoutait avec une froide réserve, et quelqu'un lui fit observer sèchement que pour aimer la France les Bulgares auraient dû commencer par ne pas s'allier à ses ennemis.

X

L'occupation des consulats ennemis et la capture des consuls et de tout leur personnel produisirent une profonde impression sur les autorités grecques et sur la population de Salonique. Cette opération, due à l'initiative du général Sarraïl, rapidement décidée et exécutée sur-le-champ, imposa

notre prestige aux Grecs. Ces Orientaux sentirent que nous savions oser et agir. Ils comprirent que nous n'étions plus d'humeur à nous empêtrer dans des discussions byzantines et à nous arrêter devant des fictions périmées que nous opposaient des ennemis, qui, eux-mêmes, s'en moquaient. Ces Orientaux, qui ont la terreur des coups, s'aperçurent que nous étions décidés et de taille à en donner et que nous disposions d'une volonté et d'une force devant lesquelles désormais ils n'auraient plus qu'à s'incliner, à plier, à céder et à s'effacer enfin.

La présence simultanée à Salonique, pendant plus de deux mois et demi, des forces militaires alliées et des représentants officiels de nos ennemis avait été un véritable paradoxe. Secondés par d'innombrables satellites, les consuls des Puissances centrales avaient pu se livrer jusqu'alors sans réserve, impunément et en nous narguant, à l'espionnage le plus éhonté et à une propagande intense et effrénée contre nous. Communiquant librement avec leurs gouvernements, ils leur avaient signalé les arrivées et les départs de nos navires, les débarquements de troupes et de matériel de guerre et n'avaient cessé d'en recevoir des instructions et des monceaux de tracts, de libelles, d'images et d'autres imprimés destinés à combattre notre politique et notre influence en Grèce. L'attaché militaire à la légation de Bulgarie à Athènes avait pu, à notre barbe, venir à Salonique et s'y promener à son aise pendant trois jours. Des feuilles locales recevaient, sans être inquiétées, le mot d'ordre et la sportule de nos ennemis. Les télégrammes, les lettres, les journaux, les marchandises continuaient à circuler entre Salonique et les pays avec lesquels nous étions en guerre. Les opérations de banque se poursuivaient régulièrement entre cette place d'une part et d'autre part l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie.

La capture des consuls ennemis fut la première d'une série de mesures qui nous permirent de mettre un terme à cet état de choses. Des épurations nécessaires et salutaires,

le départ forcé de la majeure partie de la garnison grecque de Salonique et enfin la mainmise sur toutes les administrations helléniques de la ville et de sa région nous rendirent véritablement maîtres de toute la Macédoine grecque occupée par les Alliés.

Saint-Jean-de-Luz, septembre 1919.

ANTOINE SCHEIKEVITCH.